

Le mariage manqué de Loti

► Alain Dalançon

Un Rochefortais nous a autorisés à publier une lettre qui dormait dans les archives familiales depuis plus de 130 ans.

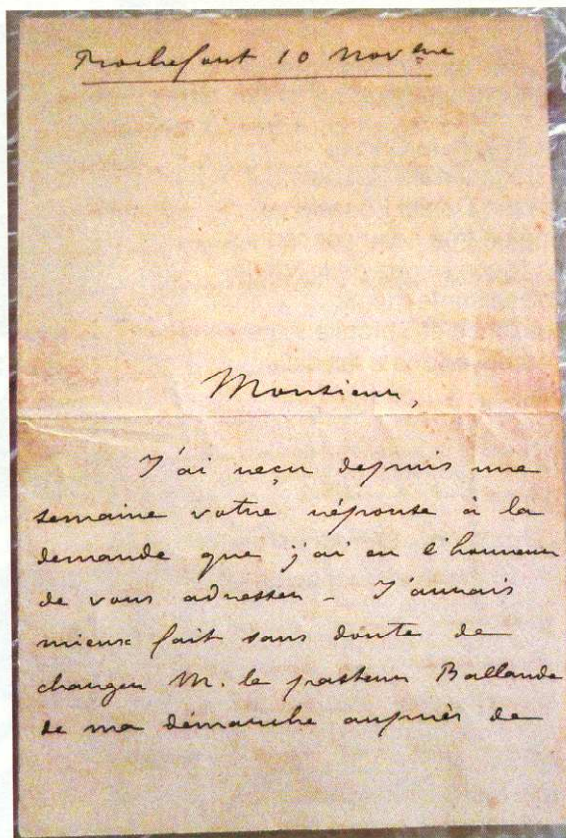
Il s'agit d'un courrier de Julien Viaud adressé à son arrière grand-père concernant sa grand'mère paternelle. Cette lettre permet de lever le voile sur le projet de mariage manqué de Pierre Loti qu'il évoque dans son journal à l'automne 1881.

Dans le *Roman d'un enfant* publié en 1889, Pierre Loti écrit qu'il n'aimait pas le temple de Rochefort mais qu'en revanche il adorait les « petits temples de villages, où nous allions quelquefois les dimanches d'été : bien antiques pour la plupart, avec leurs murs tout simples, passés à la chaux blanche ; bâtis n'importe où, au coin d'un champ de blé, des fleurettes alentour ; ou bien retirés au fond de quelque enclos, au bout d'une allée d'arbres¹. »

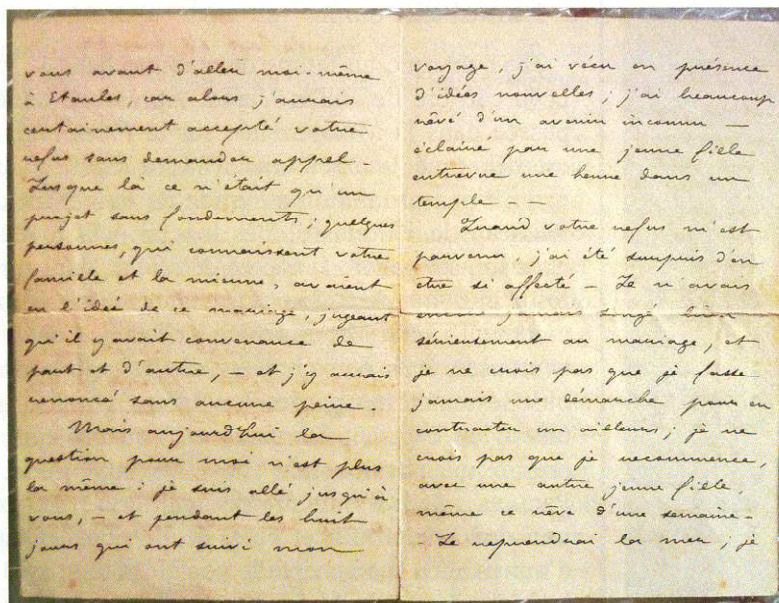
Chez lui, toutes les images qui impressionnent sa mémoire, lui font remémorer des histoires, des personnages, d'autres souvenirs. Du coup, on peut imaginer que ces petits temples de campagne ne remuaient pas seulement en lui la foi de ses ancêtres huguenots et sa promesse de devenir pasteur lorsqu'il était enfant. Parmi ces petits sanctuaires, celui retiré au fonds d'un enclos, aurait bien pu être le temple d'Étaules où il rencontra quelques années plus tôt, au début de l'automne 1881, une jeune fille en fleurs dans le but de l'épouser.

La lettre inédite de Julien Viaud que nous publions, permet d'en savoir un peu plus sur l'échec du projet de mariage sérieux envisagé par

le jeune officier de marine, dont la notoriété littéraire commençait à être reconnue.



¹ Le *Roman d'un enfant*, Flammarion, 1988, chap. XXIX, p. 124.

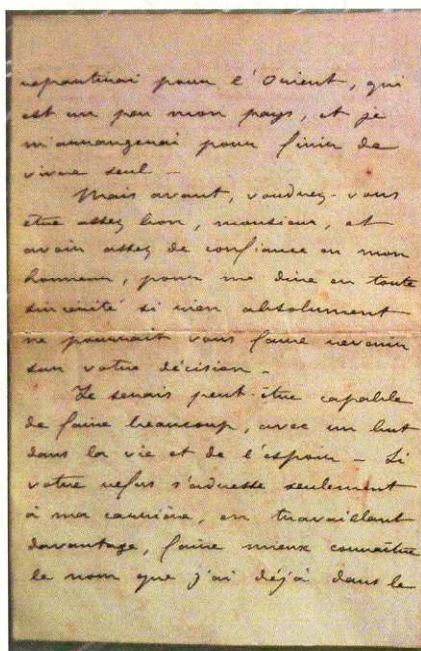


monde des lettres, et devenir si indépendant dans la marine que j'y serais comme n'y étant plus - Si au contraire votre refus s'adressait à moi-même, j'oserais vous demander une seconde entrevue, plus sérieuse, qui pourrait peut-être changer cette impression -

Veuillez au moins, monsieur, me pardonner mon insistance, et agréer l'expression de mes sentiments très respectueux.

J. Viaud

(Lieut. de vaisseau à la Majorité Générale)



Rochefort 10 Nov^{bre}

Monsieur,

J'ai reçu depuis une semaine votre réponse à la demande que j'ai eu l'honneur de vous adresser. J'aurais mieux fait sans doute de charger M. le pasteur Ballande de ma démarche auprès de vous / avant d'aller moi-même à Ettales, car alors j'aurais certainement accepté votre refus sans demander appel. Jusque là ce n'était qu'un projet sans fondements ; quelques personnes, qui connaissaient votre famille et la mienne, avaient eu l'idée de ce mariage jugeant qu'il y avait convenance de part et d'autre, - et j'y aurais renoncé sans aucune peine.

Mais aujourd'hui la question pour moi n'est plus la même : je suis allé jusqu'à vous, - et pendant les huit jours qui ont suivi mon / voyage, j'ai vécu en présence d'idées nouvelles ; j'ai beaucoup rêvé d'un avenir inconnu - éclairé par une jeune fille entrevue dans un temple...

Quand votre refus m'est parvenu, j'ai été surpris d'en être affecté. Je n'avais encore jamais songé bien sérieusement au mariage, et je ne crois pas que je fasse jamais une démarche pour en contracter ailleurs ; je ne crois pas que je recommence, avec une autre jeune fille, même ce rêve d'une semaine.

Je reprendrai la mer ; je / repartirai pour l'Orient, qui est un peu mon pays, et je m'arrangerai pour finir de vivre seul.

Mais avant, voudriez-vous être assez bon, monsieur, et avoir assez de confiance en mon honneur, pour me dire en toute sincérité si rien absolument ne pourrait vous faire revenir sur votre décision.

Je serais peut-être capable de faire beaucoup, avec un but dans la vie et de l'espoir - Si votre refus s'adresse seulement à ma carrière, en travaillant davantage, faire mieux connaître le nom que j'ai déjà dans le monde des lettres, et devenir si indépendant dans la marine que j'y serais comme n'y étant plus. Si au contraire votre refus s'adresse à moi-même, j'oserais vous demander une seconde entrevue, plus sérieuse, qui pourrait peut-être changer cette impression.

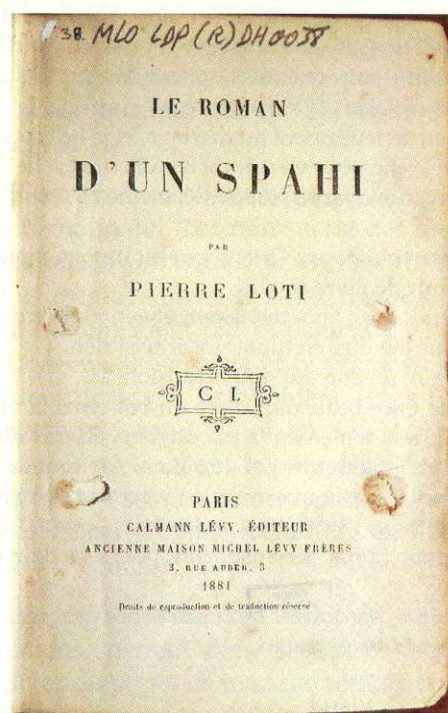
Veillez au moins, monsieur, me pardonner mon insistance et agréer l'expression de mes sentiments très respectueux.

J. Viaud

(Lieut. de vaisseau à la Majorité Générale)



J. Viaud en uniforme de lieutenant de vaisseau, 1881
(Coll. Maison de P. Loti © Ville de Rochefort)



Frontispice de la 1^{ère} édition de 1881
(Médiathèque de Rochefort)

La stabilité

1881 marque un temps de stabilité dans la vie et la carrière de Julien Viaud. Après une année passée dans la Méditerranée sur le *Friedland*, il est débarqué le 25 février 1881 à Golfe Juan, nanti d'une promotion au grade de lieutenant de vaisseau de 1^{ère} classe. Dès lors, il peut revenir chez lui, à Rochefort, auprès des siens, dont il ne reste plus que sa mère et sa tante Clarisse qui comptent bien le retenir : « Elles sont si heureuses, mes deux bonnes vieilles, de penser qu'elles vont me garder longtemps comme un oiseau en cage !... Le piano est rouvert, tout a repris sa physionomie des anciens jours... Pauvres souvenirs d'autrefois, qui vont peut-être tout doucement effacer ceux de l'Orient, et tant d'autres...² » Il a accepté le poste d'aide-major à la Majorité générale (résidence de l'état-major) où il va demeurer durant une année. « Tout marche bien, écrit-il un mois plus tard, le vieil amiral [Juin] s'est déclaré très satisfait de mes services, et moi, je me suis laissé circonvenir, enjôler, et j'ai accepté à titre définitif, après m'être débattu comme un oiseau pris au piège, ce poste qui me va si mal... » Certes, il continue de rêver de « la Méditerranée, de l'Orient, des aventures du soleil ; de tout cela qui est encore tout près et qui me semble si loin...³ » mais il continue de s'acquitter de son service en paraissant s'être assagi.

Par ailleurs, sa carrière littéraire prend un nouvel élan. Il a déjà publié de façon anonyme *Aziyadé* et *Le mariage de Loti*, écrit plusieurs reportages et s'apprête à la publication du *Roman d'un Spahi*, cette fois-ci sous le pseudonyme de Pierre Loti. Le roman paraît le 13 septembre avec ce nom d'auteur sur la couverture et, à l'intérieur, il reconnaît aussi la paternité de ses deux premiers romans. C'est le début de la célébrité.

Les revenus de sa plume lui ont permis de libérer sa famille de toutes ses dettes⁴. Il peut donc envisager l'avenir de façon sereine. Il a acquis une position sociale, celle qu'il affiche sur la photo le représentant dans son uniforme de lieutenant de vaisseau fraîchement promu. Il a 31 ans. C'est l'heure de la responsabilité, valeur

² Journal de Pierre Loti, édition établie, présentée et annotée par Alain Quella-Villéger et Bruno Vercier, Indes savantes, volume II, 1879-1886, 6 mars 1881.

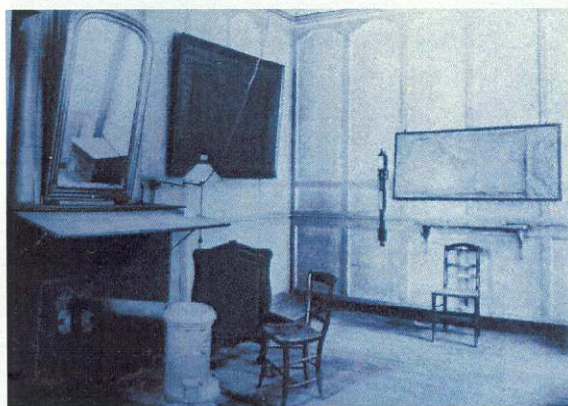
³ Journal, op. cité, 1^{er} avril 1881.

⁴ Voir Roger Tessier, « Les déboires de Théodore Viaud (1804-1870) », *Roccafortis*, n° 17, janv. 1996, p. 21-25.

fondamentale dans la culture protestante. Et notamment celle de fonder un foyer en se mariant : c'est le vœu de ses « chères bonnes vieilles »⁵.

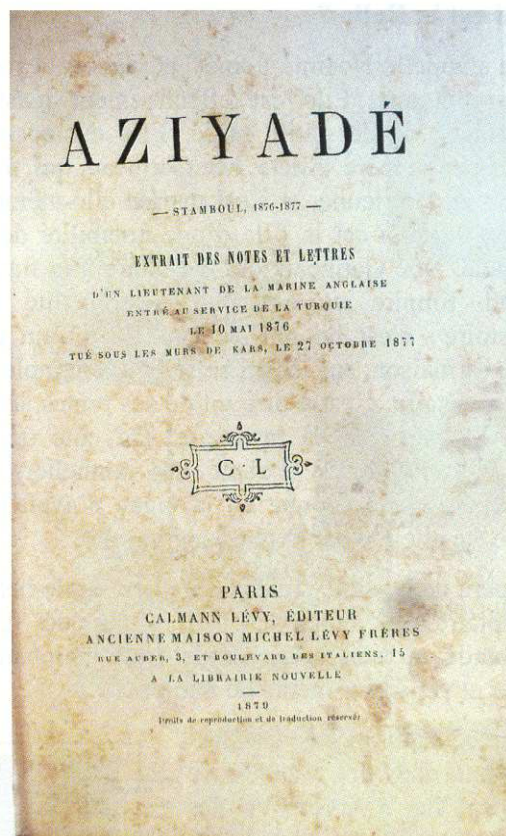
Le mariage est chose sérieuse dans la bonne société, particulièrement chez les protestants. C'est d'abord une affaire d'entente entre deux familles. Julien Viaud ne cherche pas à échapper aux règles de son milieu et accepte que sa famille lui recherche une prétendante auprès d'une bonne famille protestante de la région. Il a toujours mis plusieurs conditions au mariage : outre celles se rapportant à l'homogamie sociale et religieuse – en clair, la future doit être protestante et disposer d'une confortable dot – elle doit être jeune et jolie et de petite taille – inférieure à la sienne. Une jeune fille que des personnes connaissant les deux familles ont jugée conforme aux convenances, paraît répondre à ces critères.

C'est ainsi qu'au début de l'automne, vers la fin d'un congé d'un mois où il a été éloigné de la paperasserie militaire, le dimanche 23 octobre 1881, par un temps splendide, Julien Viaud se rend au temple d'Étaules, accompagné de son ami écrivain de Montauban, Emile Pouillon, pour assister au service dominical. En réalité, l'objet de ce voyage est de rencontrer pour la première fois, la jeune candidate au mariage, avec l'assentiment du pasteur Ballande.

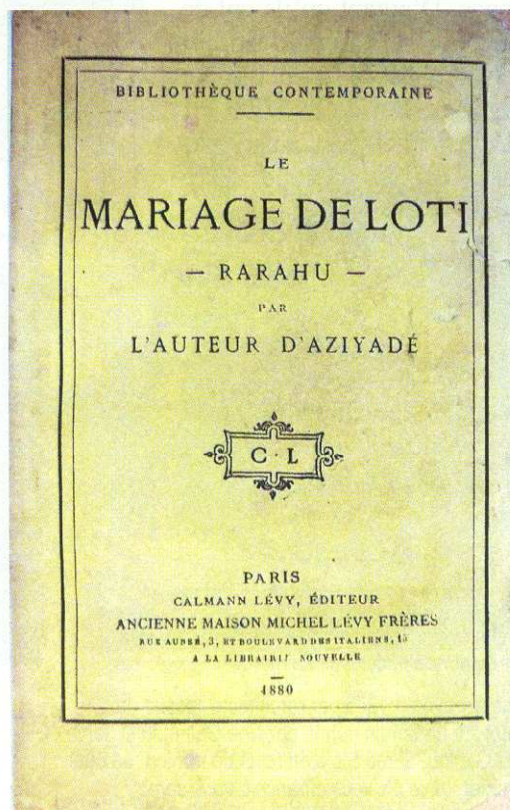


Le bureau occupé par J. Viaud de mars 1881 à mars 1882 à la Majorité générale de Rochefort (reproduit dans *Rochefort. trois siècles en images*. t.2.)

⁵ Déjà, en mars-avril 1879, un mariage a été envisagé avec une jeune protestante résidant à Niort, solidement dotée et présentant toutes les qualités requises : « la semaine dernière, j'ai été présenté, gendre agréé par la famille, à une jeune fille que je n'avais jamais vue... Nous nous sommes examinés deux heures durant, dans une soirée où l'on jouait aux petits jeux, ... et c'est tout... » (lettre du 31 mars 1879 à L. Joussetin, *Journal*, p. 53). Dans la même lettre et dans les lettres suivantes, Julien Viaud souligne « la peur », voire « la terreur causée par ce mariage ». L'entrevue n'aura pas de suite.



Frontispice et couverture des premières éditions des deux premiers romans (Médiathèque R.)



Qui est la Belle ?

Elle s'appelle Noémie Lemet⁶ et vient tout juste d'avoir 19 ans. Elle est effectivement « assez mignonne » et de petite taille. Elle est accompagnée par sa mère, Adèle, née Gatineau, qui, à 48 ans, est encore jeune, et s'est mariée elle-même à 19 ans. Celle-ci est la fille d'une notabilité de la bourgade, Noé Gatineau, qui été maire à la fin du Second Empire et est une personnalité du consistoire : c'est lui qui a donné le terrain qui jouxte sa maison, sur lequel a été bâti le temple. Il est propriétaire, c'est-à-dire vit de ses rentes accumulées à partir de la meunerie. Du côté de sa mère, les Puguinier étaient des tonneliers et bouilleurs, à une époque où la vigne n'avait pas encore été atteinte par le phylloxéra.

Le père de Noémie, Jules Lemet, est également propriétaire et marchand. Il vient de La Tremblade où son père Alexis était marchand drapier et venait lui-même de Saujon.

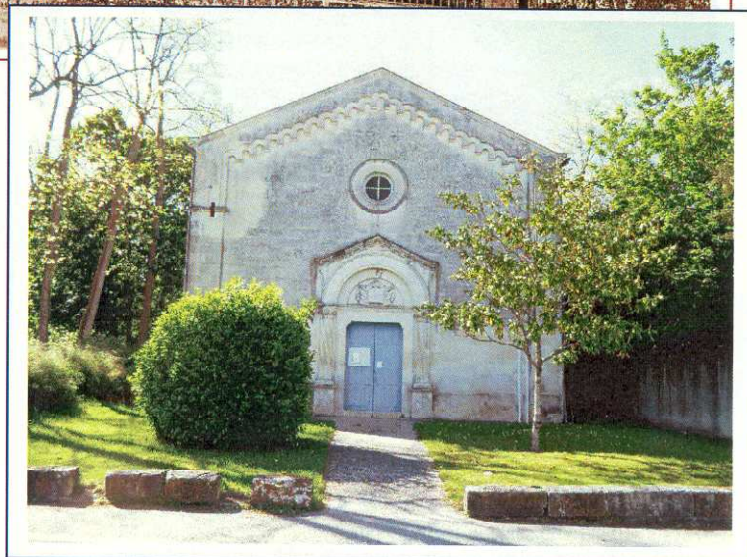
Tout ce petit monde est très protestant, dans des localités de la presqu'île d'Arvert où les huguenots sont restés très nombreux et influents. L'ancrage de la République au début de la décennie 1880, qui se marque à chaque scrutin politique, ne va que renforcer leur influence. D'autant qu'ils ont de l'argent. Le père Lemet est prêt à mettre dans la corbeille de mariage une dot de 800 000 F ! Toutes les conditions émises par Julien semblent donc être réunies. Reste à obtenir le consentement du père qui cherche à marier sa jeune fille mais pas à n'importe qui.

La rencontre

Le temple est modeste mais récent⁷ et se trouve édifié dans un enclos herbeux planté d'arbres.

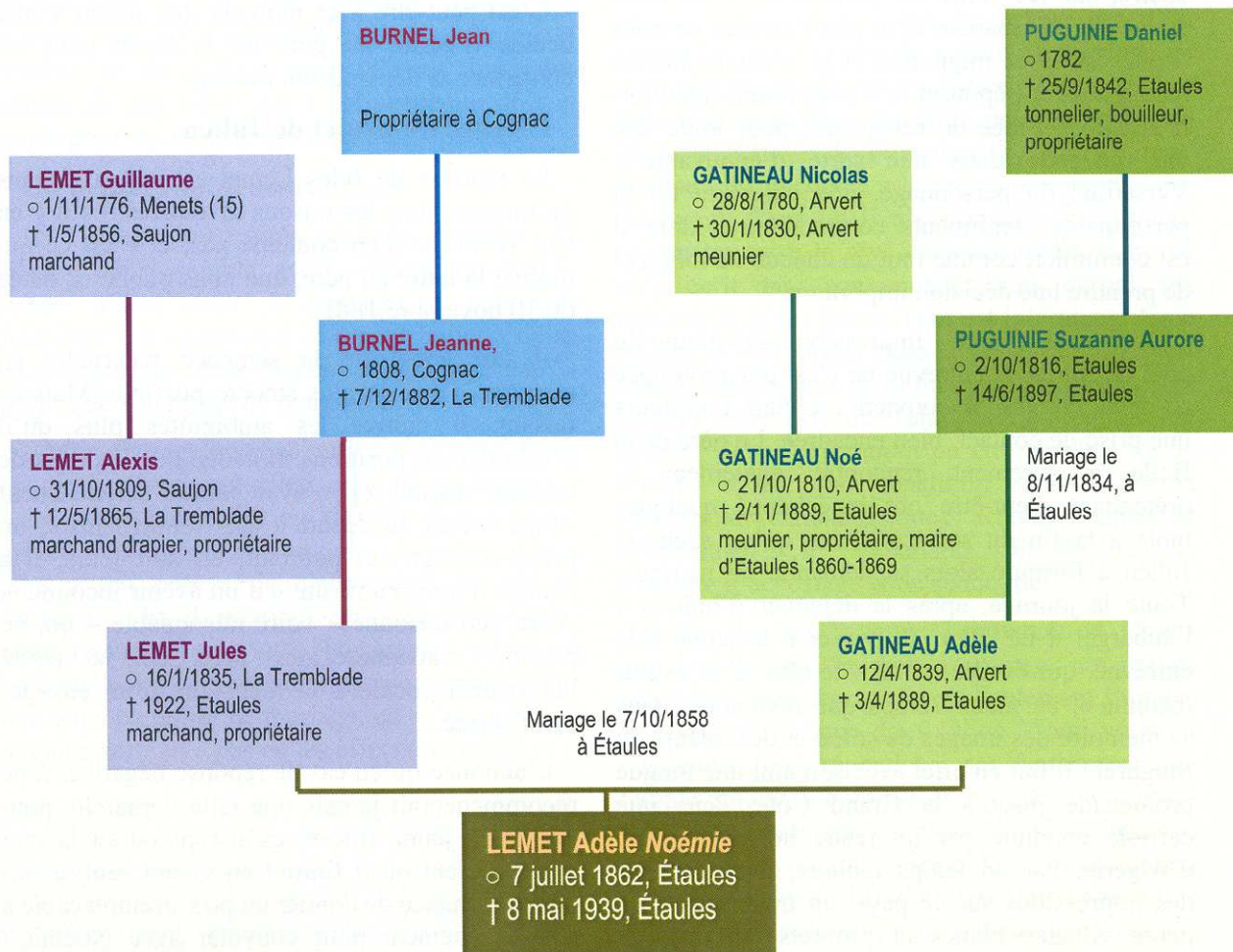
⁶ C'est son second prénom usuel, le premier étant Adèle, celui de sa mère.

⁷ Temple achevé en 1865 par l'architecte Jossier de Bordeaux sur un terrain donné par Noé Gatineau et Jean-Jacques Gabiou. Sur la Bible en relief du fronton, on peut lire le verset : *Si le fils vous affranchit, vous serez véritablement libres* (Jean 8,36).



Le temple a perdu aujourd'hui son clocheton et sa grille à la suite du bombardement d'Étaules lors des combats pour la libération de la poche de Royan en 1945

Arbre généalogique simplifié de Noémie Lemet



La grande maison des Gatineau-Lemet, jouxtant le terrain du temple, où Noémie a fini sa vie (photo familiale datant de 1945). Cette maison fut également atteinte par les bombardements en 1945 ; le portail et sa grille détruits furent reconstruits en étant décalés plus près du temple (Cl. A.D.)
C'est probablement à l'une de ces fenêtres donnant sur la route qui conduit vers Royan que Julien vit Noémie lors de son retour de promenade à la Grande Côte.

Julien raconte dans son journal : « Dans le bon petit temple campagnard, on nous place près de la chaire, sur les bancs du consistoire – La belle arrive avec sa maman et se place en face de nous – elle est assez mignonne et je n'aurais aucune répugnance à l'épouser », « et pourtant [ajoute-t-il aussitôt], l'idée de cet avenir, pour toute une vie me jette dans une sorte d'épouvante.⁸ » Versatilité du personnage, dédoublement de sa personnalité, sentiments contradictoires dont il est coutumier, comme tout un chacun au moment de prendre une décision importante ?

Quoi qu'il en soit, l'impression a été bonne du côté de Julien. L'entrevue ne s'est pas prolongée au-delà, comme il convient ; c'était seulement une prise de contact, bien encadrée. Le père de la Belle a sûrement rencontré également le prétendant. Peut-être ont-ils échangé quelques mots à la fin du service ? sans qu'on sache si Julien a formulé alors sa demande en mariage. Toute la journée, après le déjeuner d'huîtres à l'auberge, il ne cesse de penser à la jeune fille entrevue, qui éveille en lui « le rêve d'un avenir inconnu », en même temps que reviennent dans sa mémoire des images de soleil et des odeurs du Maghreb. Il fait en effet avec son ami une longue promenade jusqu'à la Grand Côte, dans une carriole conduite par un jeune homme revenu d'Algérie. Par un temps radieux, ils échangent des impressions sur ce pays, en traversant « les petits villages blancs et propres entourés de fleurs, et les grands bois de pin, et les dunes de sables toutes parfumées d'œillets roses, – et la grande mer couleur d'argent pâle qui va à l'infini... »

En retraversant Étaules, à la nuit tombante, « la belle est à sa fenêtre », attendant peut-être son retour. Un gros orage, à la fin de la journée, empêche les voyageurs de traverser la Seudre pour rejoindre Marennes. Après avoir dîné à La Tremblade, son ami décide d'aller se coucher mais, la pluie passée, Julien décide, lui, de repartir pour Étaules. Il veut assister au *grand concert* qui doit s'y dérouler car il y verra « peut-être la jeune fille en question de plus près... » et dans d'autres circonstances que celles du matin. Hélas, si « le concert est très comique, la belle n'y vient pas. » Il remercie néanmoins le pasteur Ballande et va se coucher à l'auberge locale. Le lendemain, à l'aube, il repart à pied jusqu'à la Tremblade, réveille son ami puis ils traversent la Seudre et visitent Marennes et toute sa contrée

durant les deux jours suivants, avant de rentrer à Rochefort.

C'est peut-être à ce moment que Julien Viaud décide d'écrire au père de la Belle pour lui confirmer sa demande en mariage.

L'échec du projet de Julien

La réponse de Jules Lemet est négative, sans qu'on connaisse les raisons invoquées – s'il y en eut. Julien ne s'en contente pas, et c'est ce qui motive la lettre au père, que nous publions, datée du 10 novembre 1881.

Il fait appel de la sentence paternelle en essayant d'être le plus sincère possible. Mais ce faisant, il cultive les ambiguïtés plus qu'il n'éclaircit ses positions. Il avoue que le projet de mariage auquel « il n'avait jamais sérieusement songé » était au départ « sans fondements », un projet arrangé ; et pourtant, en huit jours, il a changé d'avis, en rêvant « d'un avenir inconnu ». Aveu peu raisonné – voire raisonnable – qui ne pouvait convaincre un père de la petite bourgeoisie locale à la recherche d'un engagement solide.

L'annonce qu'en cas de réponse négative, il ne recommencerait jamais une telle démarche pour une autre jeune fille et qu'il reprendrait la mer pour l'Orient où il finirait en vivant seul, avait-elle une chance de donner un prix irremplaçable à son attachement pour convoler avec Noémie ? C'est bien douteux. D'autant que le lecteur se rend vite compte que la demande de Julien est sans doute plus motivée par une réaction d'orgueil : celle d'avoir été éconduit sans justifications. Il veut bien prouver au possible beau-père son désir de bien faire dans la littérature et de devenir indépendant dans la Marine, mais ce qui lui est insupportable, c'est que ce dernier ait eu une mauvaise opinion sur sa personnalité. Il veut donc avoir la possibilité de se défendre sur ce point.

Julien Viaud a horreur en effet de ne pas être cru et compris. D'autant plus qu'il lui arrive la même mésaventure, au même moment, dans sa relation amicale avec Lucien Jousselin (alias Plumkett). Ce même 10 novembre 1881, il envoie en effet à son ami intime une lettre, quasiment de rupture, lui reprochant très amèrement son « insolence cherchée à travers laquelle vous parlez du "dénommé Pierre" »⁹ Mais le lendemain, il se ravise et lui demande de lui

⁸ Journal, *op. cit.*, 23 octobre 1881, p. 363.

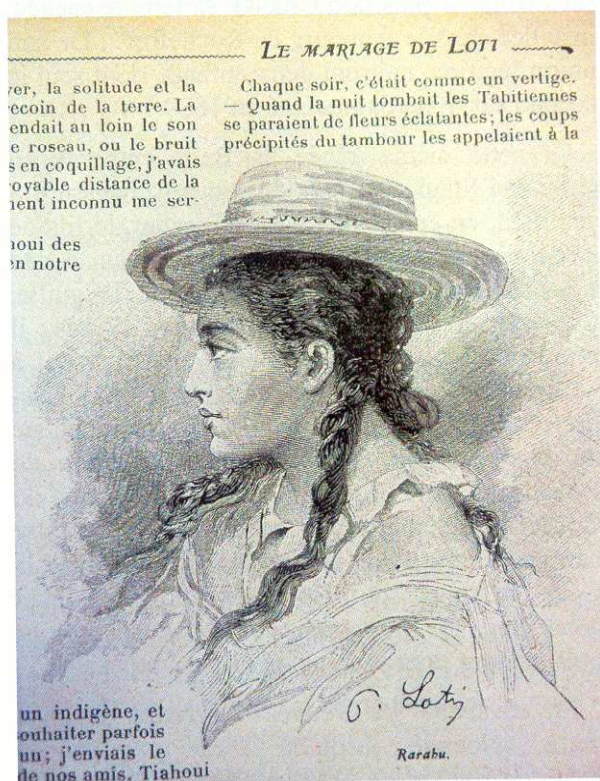
⁹ Journal, *op. cit.*, 10 novembre 1881, p. 365.

pardonner car il était sous le coup d'un « immense malheur », qu'il lui confie. Le Pierre en question est un ami commun, officier de marine, qui est « retombé dans son ancien et terrible défaut contre lequel j'avais lutté des années de ma vie », qui a été suspendu de son grade pour six mois et qui lui paraît « perdu ».

Un projet rapidement oublié

Le 10 décembre, après quelques semaines de silence où il semble avoir « broyé du noir », Julien Viaud écrit à nouveau à son ami Jousselin¹⁰. Il commence le « petit bulletin de sa situation » par trois lignes de soulagement à propos de son projet de mariage :

« Mon mariage manqué, et il a bien fait – Dans les circonstances actuelles, c'est un soulagement – La jeune fille aurait eu 800 000 F : une belle affaire que j'aurais eu scrupule à conclure – Son père a fait preuve de clairvoyance en me la refusant. » Et il poursuit qu'il se bat surtout « contre son passé, contre "le cadavre caché dans un coin" ». La compensation qu'il cherchait peut-être dans ce projet de mariage, en se rangeant en quelque sorte, n'a pas eu les effets escomptés.



Rarahu dessinée par P. Loti dans une édition du *Mariage de Loti*, 1909 (Médiathèque de Rochefort).

Réflexions sur ce mariage manqué

Avoir choisi comme titre de cet article « Le mariage manqué de Loti » ne relève pas d'un simple jeu avec le titre du roman *Le mariage de Loti* qui venait de rendre Julien Viaud célèbre l'année précédente¹¹. Sa lettre peut en effet être lue à la lumière de l'aventure de Harry Grant, baptisé Loti, racontée à la première personne par l'écrivain. Chez lui il n'y a jamais de frontière bien nette entre le rêve et la vie réelle, entre ce qu'il écrit dans son courrier, son journal, ses reportages et ses livres. Tout est littérature. Ainsi l'échec de son projet dans la presqu'île d'Arvert semble faire écho à celui du mariage entre Loti et Rarahu dans l'île de Tahiti, à l'autre bout du monde. Cette lettre aurait pu être un chapitre de roman. C'est la répétition d'un schéma sentimental caractéristique : accoster, aimer et abandonner¹². Ici l'abandon suit de peu sa tentative d'accostage et de séduction.

Certes Rarahu, la jeune Tahitienne de 15 ans que Loti a épousée dans le roman, n'a jamais existé mais elle représente probablement l'un des ces types de femme dont Julien Viaud voudrait s'éprendre pour répondre à ses fantasmes. Une femme-enfant, « confuse et intimidée », immobile, « les joues empourprées, les yeux baissés, comme une enfant coupable »¹³ ; une enfant sauvage qui savait lire dans sa Bible tahitienne ; « une petite créature qui ne ressemblait à aucune autre », « d'une petite taille admirablement prise, admirablement proportionnée »¹⁴, aux bras d'une antique perfection, dont on devinait, à travers sa fine tunique de mousseline blanche « sa gorge pure de jeune fille que n'avait jamais contrarié aucune entrave »¹⁵ ; la « petite épouse de Loti » que la reine Pomaré lui avait offerte en mariage et qu'il accepta, non sans avoir longtemps hésité et résisté de toutes ses forces.

La rencontre fugitive et sans lendemain de « la Belle » d'Étaules s'intègre parfaitement dans cet univers romanesque : « j'ai beaucoup rêvé d'un avenir inconnu – éclairé par une jeune fille entrevue une heure dans un temple ». La jeune

¹¹ Alors que la vente d'*Azyiadé* n'a pas répondu aux espérances de l'éditeur Calmann Lévy, *Le Mariage de Loti* connaît un succès immense.

¹² Selon Lesley Blanch dans son *Pierre Loti*.

¹³ *Le Mariage de Loti*, Flammarion, 1991, 1^{ère} partie, p. 76.

¹⁴ *Ibid.* p. 53.

¹⁵ *Ibid.* p. 75.

¹⁰ Journal, op. cité, 10 décembre, p. 367

Noémie, à peine sortie de l'enfance, les yeux baissés sur sa bible près de sa mère, frêle dans sa robe blanche, dont le prénom sonnait comme un mot de la langue mélanésienne rimant avec Loti, ne pouvait-elle pas évoquer le personnage de roman que Julien s'était construit ? Comment ne pas imaginer, en voyant une jeune fille si belle, que l'amour pourrait arriver ? D'autant que le cadre spatial et temporel semblait se prêter à la mise en scène de l'imagination d'une telle idylle. La rencontre dans ce petit temple campagnard blanc noyé dans la verdure ; l'océan proche s'étendant à l'infini jusqu'à cet « immense océan bleu » si présent dans les souvenirs de l'île lointaine ; le soleil, les parfums des œillets et des pins évoquant l'Orient, puis l'orage du début de l'automne...



Noémie, posant avec Charles Torchut et sa jeune belle-sœur (date indéterminée, peu avant ou peu après le mariage [Coll. familiale])

Mais alors que le mariage entre Rarahu et Loti ne dépendait que de sa propre volonté, cette fois-ci c'est l'autorité paternelle qui résiste au désir de Julien. Jules Lemet n'est pas la reine Pomaré qui avait poussé la femme-enfant dans les bras de Loti, le marin anglais. Comment le convaincre du

sérieux de son projet ? Y croit-il vraiment ? Le « refus » catégorique auquel il se heurte ne fait que confirmer Loti dans sa fuite en avant, vers l'ailleurs et le désenchantement : « Je reprendrai la mer, je repartirai pour l'Orient, qui est un peu mon pays, et je m'arrangerai pour finir de vivre seul ». Car au fond, le marin-écrivain n'a nulle intention de « faire mieux connaître le nom [qu'il a] déjà dans le monde des lettres » pour complaire à son éventuel beau-père. Quant à s'amender pour changer sa personnalité, il n'y songe même pas, désireux qu'il est, sachant la partie perdue, d'essayer de se faire comprendre avant tout.

En guise d'épilogue

Comme on le sait, contrairement à ce qu'il écrit à Jules Lemet, Julien Viaud n'abandonnera pas définitivement le projet de se marier, puisqu'il convolera en justes noces quelques années plus tard, en juin 1886, avec Blanche Franc de la Ferrière. Mariage arrangé par sa tante Nelly Lieutier, entrée en contact avec la famille de la mère de Blanche. Ce qui ne l'empêchera pas de rééditer un mariage à court contrat à durée déterminée avec Mme Chrysanthème en 1885, sans compter plus tard Crucita, sa femme cachée, installée dans le faubourg de Rochefort¹⁶. De son union légitime naîtront deux enfants, dont seul le second survivra, Samuel, né en 1889.

Or cette même année, la Belle entrevue au temple d'Étaules, trouve également chaussure à son pied, en épousant Charles Torchut, le fils de Benjamin, pasteur de Royan, appartenant à une très ancienne famille protestante de l'Éguille. Charles a le même âge que Noémie, 27 ans ; il porte une belle et longue barbe, il est avocat à Marennes et conseiller municipal dans cette sous-préfecture ; il deviendra député radical-socialiste de Marennes de 1903 à 1910 puis maire de Royan de 1912 à 1923 et vice-président du Conseil général... Il mourra d'une crise cardiaque lors d'une suspension de séance de la Cour d'Appel de Bordeaux dont il était conseiller, le 17 septembre 1923, trois mois, presque jour pour jour, après Pierre Loti¹⁷.

En revanche les veuves survivront à leurs maris, Noémie jusqu'en 1939 et Blanche jusqu'en 1940 ■

¹⁶ Voir R. Tessier, « La famille basque de Pierre Loti à Rochefort de 1894 à 1926 », *Roccafertis*, n° 15, janv. 1995, p. 307-310.

¹⁷ Il décède le 10 juin 1923 à Hendaye.